

Le thème de *chute* chez Amin Maalouf

BENSELIM Abdelkrim

Université Ain Témouchent

Abstract:

Another name of decline or decay, the fall is a manifestly recurring and pervasive theme in the novels of the Lebanese writer Amin Maalouf. Actually, it is a theme already included in the literary or philosophical, many novelists, intellectuals and Arab thinkers

Keywords:

manifestly recurring the Lebanese – social- philosophical- intellectuals

Autre appellation de déclin ou de déchéance, la chute est un thème manifestement récurrent et omniprésent dans les romans de l'écrivain libanais Amin Maalouf. A vrai dire, il s'agit d'une thématique déjà inscrite dans l'œuvre littéraire, voire philosophique, de beaucoup de romanciers, d'intellectuels et de penseurs arabes. Déjà présente dans la Muqaddima d'Ibn Khaldoun, elle a été reprise d'une manière ou d'une autre (romanesque, essayistique, artistique, etc.) par bon nombre de contemporains comme Mohamed Iqbal, M. Abed al-Jabiri, Edward Saïd et Mohamed Arkoun. Dans cet

article, nous répondrons à la question qui suit : Quelles sont, selon le texte romanesque maaloufien(1), les aspects et les causes du phénomène de la chute ? Pour ce faire, nous avons choisi un corpus romanesque montrant bien les mécanismes de ce phénomène au déclin de l'âge d'or arabe, à savoir la fin du XV^e siècle coïncidant avec l'effondrement du royaume de Grenade. Il s'agit du roman *Léon l'Africain*. Notons par ailleurs que l'on fera recours à une autre œuvre, *Les Echelles du Levant*, mais juste vers la fin de notre contribution et ce, dans une visée exclusive de consolidation de l'argumentation que nous aurons développée chemin faisant. Au plan méthodologique, nous concentrerons notre étude thématique sur quelques exemples seulement en vue d'analyser des séquences narratives ou le contenu de quelques citations appartenant à des personnages intellectuels maaloufiens en rapport sémantique avec tout ce qui renvoie à la chute en tant que thème faisant allusion au dernier stade d'une civilisation qu'est la chute.

Tout en restituant les événements de la fin du XV^e siècle (notamment l'an 1492), le narrateur Hassan/Léon, et par le biais de certaines voix de protagonistes qu'il distribue au gré de sa volonté d'élucider des zones d'ombres de ladite chute, reviendra sur des faits qu'il ne veut aucunement reléguer au second plan tant il les considère comme importants dans l'appréhension des données historiques du phénomène qu'il nous décrit non sans amertume.

Il n'est pas inintéressant par ailleurs de constater d'entrée de jeu un fait saillant : l'auteur de Samarcande enrôle des personnages intellectuels dans tous ses romans dans le dessein de mettre en relief la déliquescence de l'espace arabo-musulman à des époques différentes, mais toutes survenues après 1492. A ce titre, et dans un de ses articles consacrés au successeur de Claude Lévi-Strauss à l'Académie française, Georges Dorlian fait remarquer qu'ils (les intellectuels évoluant dans l'espace romanesque maaloufien)

se situent tous au tournant d'un état de crise sociopolitique ou au carrefour d'un changement important touchant les assises de l'ancien espace oriental et arabo-musulman ou bien aux confins tangents de l'ancien et du moderne [Le Rocher de Tanios] :

- chute de Grenade devant l'armée de Ferdinand.
[Léon l'Africain]

- chute du Califat devant la puissance grandissante des sultans seldjoukides.

- et chute de ces derniers devant l'invasion mongole [1^{ère} partie de Samarcande]

- échec d'une expérience de modernisation à l'occidentale [2^{ème} partie de Samarcande]

- crise du christianisme primitif sous l'empire sassanide [le changement en faveur du pouvoir sassanide a eu lieu avant le commencement du roman]. [Les Jardins de lumière]

- crise politico-militaire et sociale au sein du Sultanat ottoman et de l'Emirat du Mont Liban qui s'est achevée par la chute de Bachir II et la capitulation de l'armée égyptienne emportant avec elle une utopie irréalisable (Dorlian, 1995 : 83-90).

Ce constat n'est pas sans pertinence puisqu'il établit un rapport presque de consubstantialité entre les protagonistes maaloufiens (tous intellectuels) et le phénomène de déchéance. Mais, c'est peut-être la chute du royaume de Grenade (celle-là exclusivement puisqu'il y en a beaucoup selon G. Dorlian) qui est et reste la plus indélébile dans la mémoire collective des Arabes. Il convient de dire à cet égard que le roman *Léon l'Africain* est le réceptacle de cette topique par excellence pour diverses raisons, notamment celles liées à la grandeur de la civilisation qu'a connue la péninsule Ibérique pendant des siècles. Pour rappel, et selon le penseur et sociologue Gustave Le Bon, « la durée de l'empire des Arabes en Espagne fut d'environ huit siècles, c'est-à-dire à peu près égale à celle de la puissance romaine. » (Le Bon, 1980 : 126). Ce n'est pas rien pour Maalouf ni pour ses personnages ; nous allons le voir dans ce qui suit.

En fait, Ghernata a une symbolique très forte dans l'imaginaire arabo-musulman. C'est ce qui justifie peut-être ce choix si motivé par l'auteur. D'ailleurs, sur quatre vingt-six pages du même roman, il lui consacre toute une partie qu'il

baptise Le livre de Grenade. Et dans ledit livre, articulé à son tour sur six années, la quatrième est intitulée « L'année de la chute ». C'est pourquoi du reste nous avons décidé de nous en tenir prioritairement à ce terme employé par le narrateur lui-même ; les autres seront bien entendu usités seulement dans une occurrence synonymique.

La chute de Grenade, « la capitale du royaume des sultans nasrides [et] dernière expression vigoureuse de la culture musulmane dans la péninsule Ibérique » (Zemon Davis, 2007 : 28) (et même universel puisque cette ville est inscrite dans la liste du patrimoine mondial par l'UNESCO depuis 1984) y est décrite avec beaucoup de détails empruntés à l'historiographie arabe et occidentale à la fois. Mais tous les récits qui nous occupent ici sont rapportés non pas par un chroniqueur ou autre mémorialiste mais par un personnage témoin, à savoir Salma, la mère de Léon. En prêtant la voix à celle qui l'a mis au monde en 1489 (894 de l'hégire), le narrateur Hassan El Wazzan (autre nom de celui-ci au même titre que Jean-Léon de Médicis et Yuhanna al-Assad), voulait restituer par le biais de ce personnage référentiel (2) une vérité et un témoignage irréfragables – certes sous forme de réminiscences - que du reste les historiens des deux rives méditerranéennes ne nient pas :

Ma mère n'était plus la même quand elle parlait de la chute de notre ville ; elle avait pour ce drame une voix, un

regard, des mots, des larmes que je ne lui connaissais en aucune circonstance. (Maalouf, 1986 : 60)

C'est dire que cette capitulation (car c'en était une) était un véritable cauchemar pour elle comme pour tous les autres Grenadins de l'époque. En effet, la remise des clés du dernier royaume musulman d'Espagne par Boabdil à Ferdinand et Isabelle, le 1^{er} janvier 1492, bien qu'« elle se soit produit[e] avec si peu de fracas » (Maalouf, 1986 : 77), ne fut pas pour autant sans douleur ni sang. Dans une langue émouvante qui rappelle l'indicible sensibilité des poètes fort aguerris, Selma a su en restituer ses souvenirs et ses impressions les plus tristes :

Il a fait froid cette année-là sur Grenade, froid et peur, et la neige était noire de terre remuée et de sang. Qu'elle était familière, la mort, que l'exil était proche, que les joies du passé étaient cruelles au souvenir ! (ibid.)

Hassan, Lui, en tant qu'intellectuel directement concerné par cette inoubliable débâcle, il voyait que la chute de Grenade n'avait rien de fortuit. Il ne croyait jamais au hasard, lui l'érudit sceptique. Pour lui, tout dépendait de tout et par conséquent, il y avait systématiquement une cause à tout phénomène. Ainsi, se considérant comme un éclairé qui avait le droit de regard sur ce qui se passait dans la cité, il se permettait même des années après, de revenir sur ce triste événement qu'était la chute. Il voulait en savoir plus sur les tenants et les aboutissants de cette sombre époque de l'Islam

médiéval, sur les mobiles d'une telle chute, sur les événements inscrits dans leur actualité d'alors pour pouvoir en tirer des enseignements par la suite.

Son père, Mohamed Abou-l-Hassan, lui aussi n'arrêtait guère de parler de Grenade, surtout dans son exil au Maroc qui allait le séparer à jamais de sa terre natale et l'emmurier dans une amertume sempiternelle. Il en parlait tout le temps comme d'autres parlaient de femmes et de vin et ne se lassait pas alors de raconter que quelques jours avant la reconquista des Castillans, le sultan Boabdil convoqua au palais de l'Alhambra (Qasr el hamra : le palais rouge) tous les dignitaires et notables de Ghernata. Selon le maître de la cité, chacun avait à donner son opinion sur la situation préoccupante de la ville et sur tous les cas éventuels auxquels cette dernière pourrait être confrontée. En un mot, il fallait se mettre d'accord sur une décision : soit la paix, soit la guerre. Mohamed, fonctionnaire au bureau du muhtasib, ne s'empêcha pas des années après de relater non sans émotion ce que le médecin et poète Abou-Khamr, grand médecin et intellectuel de Grenade, rétorqua ce jour-là au sultan Boabdil et à son vizir Al-Mulih, alors notoirement favorables à remettre les clés de la ville aux mains des rois catholiques :

Ce que tu veux offrir à Ferdinand, ce n'est ni un chandelier d'or, ni une robe d'apparat, ni une esclave de quinze ans. Ce que tu veux offrir à Ferdinand, c'est cette ville dont le poète a dit :

Grenade, nulle cité ne te ressemble
Ni en Égypte, ni en Syrie, ni en Irak,
C'est toi la mariée,
Et ces pays ne sont que ta dot.

Ce que tu veux offrir à Ferdinand, ô vizir, c'est ce palais de l'Alhambra, gloire des gloires et merveille des merveilles. Regardez autour de vous, mes frères ! Promenez lentement vos yeux tout autour de cette salle dont nos pères et nos grands-pères ont patiemment ciselé chaque pan de mur comme un bijou délicat et rare ! Fixez à jamais dans vos mémoires ce lieu vénéré où aucun de vous ne remettra plus les pieds, sauf peut-être comme esclave.

[...]

Pendant huit siècles, [...], nous avons illuminé cette terre de notre savoir, mais notre soleil est à l'heure de l'éclipse, et tout devient sombre. Et toi, Grenade, je sais que ta flamme vacille une dernière fois avant de s'éteindre, mais qu'on ne compte pas sur moi pour la souffler, car les descendants cracheraient sur mon souvenir jusqu'au jour du Jugement. (ibid. : 69)

C'était également l'avis de l'imam grenadin Astaghfirullah. Devant des centaines de notables et de militaires, cet autre intellectuel (religieux) fustigea les capitulards, notamment al-Mulih qui voulait à tout prix livrer Grenade aux ennemis ; toute résistance serait, selon cet influent vizir, tout simplement vaine, perdue d'avance :

Le vizir veut que nous acceptions de livrer Grenade à Ferdinand. Il nous expliqué que toute résistance était désormais inutile, qu'aucune aide ne nous parviendra d'Andalousie ni d'ailleurs ; il nous a révélé que des envoyés des princes musulmans se sont compromis avec nos ennemis, Dieu punisse les uns et les autres comme Lui seul sait le faire ! Mais al-Mulih ne nous a pas tout révélé ! Il ne nous a pas dit qu'il était depuis des semaines en pourparlers avec les Roum. Il ne nous a pas avoué qu'il s'était déjà entendu avec eux pour leur ouvrir les portes de Grenade. [...]. Al-Mulih ne nous a pas confié qu'il avait même accepté d'avancer la date de reddition, que celle-ci aura lieu dans les jours à venir, et qu'il a seulement cherché à obtenir un délai pour préparer l'esprit des gens de Grenade à la défaite. C'est pour nous contraindre à la capitulation que les dépôts de vivres sont fermés depuis plusieurs jours ; c'est pour hâter notre découragement que des manifestations de rue ont été organisées par les gens du vizir ; et si l'on nous a fait venir à l'Alhambra en ce jour, ce n'est pas pour critiquer les actes de nos gouvernants, comme le vizir a voulu nous le faire croire, mais bien pour donner notre val à leur décision impie de livrer Grenade. (ibid. : 64)

Quelles ont donc été les raisons réelles d'une telle fin ? Qui en étaient les vrais responsables ? A qui pouvait profiter la fin de l'Andalous ? Dans son livre de Grenade, Hassan reviendra longuement sur ce qu'il considère comme véritables

motifs de ladite chute ; il le fera en tant qu'intellectuel qui se permet de lire les événements dans le livre de l'Histoire loin de tout regard superficiel et complaisant.

Sur ce plan, Il semble que Maalouf, s'intéresse, par le truchement de ses personnages, plus aux raisons de la déchéance de Grenade qu'à Grenade elle-même. Comme s'il voulait prouver au monde contemporain que cette grande civilisation n'avait pas lieu de s'évanouir et que si chute il y a eu, ce n'était sûrement pas à cause d'un assoupissement de la Raison ni du savoir qu'aurait connus l'Andalousie durant des siècles mais à cause de bien d'autres facteurs historiques et politiques aussi bien endogènes qu'exogènes qui ont précipité sa déliquescence et son anéantissement.

Les propos relatés par la mère Selma, le père Mohamed et d'autres personnages intellectuels comme Astaghfirullah et Abou-Khamr nous éclairent déjà sur les mobiles de cette chute. Soulignons tout de même - et à ce titre - que si ces derniers changent d'un personnage à une autre, ce ne serait pas là un signe d'anomie ou d'incohérence. Chacun possède en effet des données que peut-être l'autre n'a pas pu avoir. En plus, à chacun son interprétation et à chacun sa grille de lecture car en définitive « la connaissance historique est une herméneutique, c'est-à-dire une science de l'interprétation » (Hansen-Love, 2008 : 198). Toutefois, tous s'accordent au moins sur deux causes : la dislocation de

l'appareil d'Etat et la perte des souverains de toute confiance en eux-mêmes.

En fait, à y regarder de plus près, la vraie déchéance avait commencé lors du règne du père de Boabdil que les Grenadins détestaient à cause de sa brutalité, de son injustice et de son monopole des pouvoirs. De surcroît, ce souverain nasride, à la manière des satrapes moyenâgeux, s'adonnait à outrance à mille et une voluptés au moment même où paradoxalement la cité grenadine avait besoin qu'on défendît ses forteresses et ses terres contre les convoitises castillanes et les ambitions aragonaises. C'est dans ce contexte d'irresponsabilité et d'insouciance totales de la part du Calife de l'Occident musulman que l'Empire commençait à se désagréger, à s'écrouler, à sombrer dans le gouffre de la léthargie et de l'oubli. Dans ce contexte historique, les Castillans, en rangs unis, s'emparèrent alors de « la forteresse la plus puissante de la partie occidentale du royaume, Alhama ».

Une grande guerre était en cours, que les musulmans ne pouvaient gagner, mais qu'ils auraient pu, sinon éviter, du moins retarder. Elle allait durer dix ans et se terminer de la manière infamante qui soit. De surcroît, elle se doublerait très vite d'une guerre civile meurtrière et démoralisante qui est le lot des royaumes en voie de disparition. (Maalouf :34)

Les propos relatés par le narrateur Hassan el-Wazzan dans la lettre qu'il adressa à son fils fonctionnent à vrai dire

comme une loi universelle : la désunion et/ou la guerre civile mènent inévitablement vers la dislocation, ensuite vers la chute. En effet, six mois après, ce satrape grenadin fut détrôné par son fils Boabdil. Se réfugiant à Malaga, il ne se laissa pas faire.

[II] rassembla ses partisans autour de lui et prépara une revanche contre son fils. Le royaume était désormais divisé en deux principautés ennemies qui allaient s'entre-déchirer sous le regard amusé des Castillans. (ibid. : 35)

Le sociologue et orientaliste français Gustave Le Bon va dans le même sens dans son livre *La Civilisation des Arabes*. Il montrera avec une note de généralisation pour toute la présence arabo-musulmane dans la péninsule ibérique que c'est toujours cet esprit de désunion entre les membres de la même famille royale qui se trouve à l'origine de l'écroulement de Grenade : « Il [L'empire arabe en Espagne] périt victime de ses dissensions bien plus que des attaques étrangères » (Le Bon, 1980 : 126). En intellectuel avisé qui sait lire l'Histoire en filigrane des événements, Léon compilera dans cette même lettre les propos de sa mère Salma afin de mettre en relief la dangerosité des guerres intestines tant elles hâtent l'avènement de la chute des empires et l'effritement des royaumes :

Déjà sept ans de guerre civile, [...], sept ans d'une guerre où le fils tue son père, où le frère étrangle son frère, où les voisins se soupçonnent et se trahissent, sept ans que les

hommes de notre faubourg d'Albaicin ne peuvent s'aventurer du côté de la Grande Mosquée de Grenade sans être conspués, maltraités, assommés, et parfois même égorgés. (ibid.)

Par ailleurs, Boabdil était littéralement - ou presque - dépourvu de pouvoir. C'est en effet son vizir al-Mulih qui gérait et commandait tout. Certes, les Grenadins se sentaient plus libres sous son règne mais détestaient en même temps son manque de rigueur, la faiblesse de son caractère et son défaitisme avéré surtout lorsqu'il s'agissait de prendre une décision politique ou militaire de haute importance comme celle de safar de l'an 897 de l'an hégire (1492). Ainsi en était-il de la reddition de Grenade :

Le soir même du 1^{er} janvier 1492, le vizir, qui était resté auprès des otages, reprit le chemin de Grenade, accompagné cette fois de plusieurs officiers chrétiens qu'il devait introduire dans la cité conformément aux accords. Ils y pénétraient de nuit [...]. Le lendemain matin, ils se présentaient à la tour de Comares, où Boabdil leur livra les clés de la forteresse. [...]. Un évêque hissa une croix sur la tour de guet, et les soldats l'acclamèrent en criant trois fois « Castille », « Castille », « Castille », ce qui était pour eux la coutume quand ils s'emparaient d'une place. (ibid., p. 76)

Mais dans le même temps, il y a, selon l'érudit Hassan, un autre facteur non moins objectif qui a entériné d'une manière irrémédiable la défaite de ce qui restait de l'Andalous. C'est celui de l'armement. Il nous apprendra dans

sa récit qu'Italiens, Allemands, Russes et Anglais avaient commencé dès le XIV^e siècle à fabriquer et à perfectionner l'artillerie à feu, notamment les canons au moment même où les Andalous ignoraient totalement la valeur et la nécessité des armes lourds préférant se résigner à dire qu'une telle « machine » n'avait pas à se trouver chez les Musulmans.

Les Grenadins [eux], n'avaient jamais possédé de canons, ils s'étaient résignés à l'idée qu'un engin si neuf et si compliqué ne pouvait se trouver que chez l'ennemi. Tu auras deviné, Hassan mon fils, que ce canon [un canon qu'Abou-Khamr aurait pris sur les soldats castillans contre dix pièces d'or] ne servit jamais. Abou-Khamr n'avait ni boulets, ni poudre, ni artilleurs. [...] le muhtasib, responsable de la police, alerté par les attroupements, fit enlever l'objet par quelques hommes et le tira vers l'Alhambra pour le montrer au sultan. On ne le revit plus jamais. (ibid. : 59)

Bien entendu, ce triste événement (qu'est la capitulation) finit par émouvoir profondément la population grenadine. Mais comme pour inciter son fils Hassan (encore pubère) à méditer les péripéties de l'Histoire, le narrateur n'oubliera pas de rapporter dans son récit la vision pragmatique d'Abou-Khamr qui n'était en définitive autre qu'une lecture suggestive, qu'une initiative à ne pas sous-estimer pour quiconque veut ne pas s'évanouir dans l'oubli de l'Histoire:

On continua longtemps encore à en entendre parler, de la bouche du médecin bien évidemment, qui ne se lassait pas de répéter que c'est uniquement par le canon que les musulmans pourraient vaincre leurs ennemis, que, tant qu'ils ne se résoudraient pas à acquérir ou à fabriquer un grand nombre de ces engins, leurs royaumes seraient en péril. (ibid.)

Parallèlement à tout cela, et selon le texte maaloufien toujours, il y aurait un autre facteur crucial dans le processus de chute des nations. C'est celui de la trahison, de la trahison. A travers l'histoire de presque toutes les nations, les historiens et les chroniqueurs citent ce facteur comme étant très récurrent dès lors qu'il s'agit de déclin. Le cas du connétable de Bourbon est à titre indicatif très connu dans l'histoire de la France et fort illustratif dans l'histoire des « grandes nations ». Le professeur Jean Meyer niera dans cette affaire « l'efficacité du sentiment national » en la qualifiant de « trahison vis-à-vis non seulement du souverain, mais de la "patrie" » (Meyer et al.: 2011). Ibn Khaldoun, lui, expliquait cela par la décadence morale des nations, explication que l'on trouvera également dans les récits de Maalouf. Dans *Léon l'Africain* par exemple, le narrateur mettra à nu cette décadence morale et cette absence de « nationalisme » à travers le personnage du vizir al-Mulih qui a préféré vendre Grenade pour quelques « sales » sous :

Les lendemains de défaite mettent à nu la pourriture des âmes. En disant cela, je pense moins à Yahya qu'au vizir. Car

en négociant, comme il nous l'avait longuement expliqué, le salut des veuves et des orphelins de Grenade, cet homme ne s'était pas oublié lui-même : il avait obtenu de Ferdinand, pour prix de capitulation qu'il avait si habilement hâtée, vingt mille castillans d'or, soit près de dix mille milliers de maravédís, ainsi que de vastes terres. D'autres dignitaires du régime s'accommodèrent également sans mal de la domination des Roum, qui se montraient conciliants aux premiers temps de la victoire. (Maalouf, 1986 :81).

Cette décadence comprend toujours la cupidité démesurée des souverains et des grands commis de l'Etat en plus de la trahison et de la trahison de quelques uns d'entre eux. C'était malheureusement (et encore une fois) le cas du ministre influent Al-Mulih, de l'officier Yahya an-Najjar et bien d'autres qui avaient vendu Grenade pour quelques pièces d'or et quelques lopins de terre et qui, en fait, ont véritablement entériné la chute définitive de la Cité nasride. Amin Maalouf semble nous signifier alors que tout cela fait partie des lois universelles du déclin des nations et des civilisations. C'est pourquoi ses personnages intellectuels reviennent incessamment au thème de la chute.

Enfin, Ossyane Ktabdar, le héros d'un autre roman de Maalouf, *Les Echelles du Levant*, nous rappelle, en sa qualité de personnage éclairé toujours, que la chute peut avoir une autre cause de grande importance et que l'Homme (dans son acception universelle) pourrait ne jamais prendre en ligne de

compte. Il s'agit de l'« euphorie ». C'est un sentiment qui se situe à mi-chemin de l'arrogance et de l'autosatisfaction et que les Grenadins, au décours d'une longue histoire truffée d'exploits civilisationnels mais aussi de plaisirs et de luxe de satrapes d'un autre âge, éprouvaient après tant d'années de paix et de véritable prospérité en Andalousie. En effet, les différents souverains qui se sont relayé sur le trône de la Cité se sont livrés à une consommation irrationnelle du luxe à quoi s'est adjoint un comportement arrogant lié à l'ostentation. Cette euphorie qui mène tout droit à la décrépitude est illustrée dans ce dernier endroit de l'écriture maaloufienne par les propos de celui qui allait devenir le héros libanais de la Résistance française, Ossyane. Nous noterons par ailleurs que l'extrait s'achève sur une note à l'allure de canon universel concernant la théorie du déclin, de la chute :

Je vous ai dit [...] qu'après la guerre je n'avais pas plus la tête à étudier. C'était peut-être à cause de cette euphorie. Oui, les choses ont sans doute commencé ainsi. J'avais le sentiment qu'aucune route ne pourrait plus jamais se boucher devant moi. Je n'avais qu'à marcher, comme si les obstacles n'existaient pas. C'est ainsi que se prépare la chute. (Maalouf, 1996 : 137)

A travers cette contribution, nous avons pu relever quelques extraits de personnages d'Amin Maalouf renvoyant à l'idée de chute du royaume de Grenade tout en étant conscient (à la suite de l'auteur lui-même, nous supposons)

que ce n'est là qu'un point de vue parmi d'autres. En effet, les analyses ne manquent pas à ce sujet et les sources de documentation aussi. Chacun tente d'élucider le phénomène selon son regard et c'est dans cet esprit que l'auteur de *Léon l'Africain* nous a livré le sien. En fait, le thème de chute mérite d'être étudié selon une perspective transversale car il conviendrait de le saisir dans sa complexité aussi bien que dans son historicité.

Notes :

(1) « Le thème est un élément sémantique qui se répète à travers un texte ou un ensemble de textes. Se répétant, le thème naturellement varie. C'est même ainsi qu'il se présente : comme une série de variations » (Delacroix M. et Hallyn F. : 96). A ce propos, il n'est pas fortuit de trouver le thème de chute développé dans le dernier essai de Maalouf *Le Dérèglement du monde* où par exemple dès les premières pages, en plus de « la chute du mur de Berlin », il n'hésite pas de faire un constat implacable : « Le monde arabo-musulman s'enfonce encore et encore dans un "puits" historique d'où il semble incapable de remonter » ou encore : « Les pays d'Afrique [...] sont en proie aux guerres intestines, à la déliquescence des institutions, à la désintégration du tissu social [...], à la désespérance » (Maalouf, 2009 : 19). Par ailleurs, il n'est possible de découvrir un thème chez un auteur que si l'on s'attache à lire son œuvre dans son intégralité.

(2) Dans son article « Pour un statut sémiologique du personnage », Philippe Hamon définit les personnages-référentiels comme suit : « personnages historiques (Napoléon III dans les *Rougon-Macquart*, Richelieu chez A. Dumas...), mythologiques (Vénus, Zeus...), allégoriques (l'amour, la haine...), ou sociaux (l'ouvrier, le chevalier, le picaresque...). Tous envoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une

culture, à des rôles, des programmes et des emplois stéréotypés, et leur lisibilité dépend directement du degré de participation du lecteur à cette lecture (ils doivent être appris et reconnus). Intégrés à un énoncé, ils serviront essentiellement d'« ancrage », référentiel en renvoyant au grand Texte de l'idéologie, des clichés ou de la culture ; ils assureront donc ce que R. Barthes appelle ailleurs « un effet de réel » et, très souvent, participeront à la désignation automatique du héros » (Barthes et al.: 122).

(3) Pour l'écrivain du pays du Cèdre, référer aux écrits laissés par les chroniqueurs relève d'un engagement dans le travail de déconstruction de l'écriture historique occidentale qui, convient-il de le signaler, continue jusqu'à nos jours à faire la sourde oreille quant aux voix qui n'appartiennent pas à ses systèmes historiographiques ainsi qu'aux témoignages des « historiens non-officiels ». La particularité de ce genre d'écrits historiques vient du fait qu'inversement aux « historiens [qui] traitent de périodes limitées dans le temps et emploient une langue recherchée, imitant celle des auteurs classiques, les chroniqueurs ont pour objet de narrer l'histoire universelle depuis la création du monde jusqu'à leur époque. » (Culerrier : 2011).

Bibliographie :

- Culerrier P., « Byzantins chroniqueurs », in Encyclopaedia Universalis, CD-ROM, 2011.

-Delacroix M. et Hallyn F. 1995. Introduction aux études littéraires : méthodes du texte, Paris : Duculot.

-Dorlian, G. 1995. « Lecture et contre-lecture du mythe de l'Intellectuel dans l'œuvre d'Amin Maalouf ». Phares, n° 14, pp. 83-90.

-Hamon Ph. in Barthes R. et al. 1977. Poétique du récit, Paris : Seuil.

-Hansen-Love, L. 2008. La philosophie de A à Z, Paris : Hatier.

-Le Bon, G. 1980. La Civilisation des Arabes. Paris : Le Sycomore.

-Maalouf A. 1986. Léon l'africain, Paris : J.-C. Lattès.

-Maalouf A. 1996. Les Échelles du Levant, Paris : Grasset.

-Meyer J. et al., « Renaissance », in Encyclopaedia Universalis, CD-ROM, 2011.

-Zemon Davis, N. 2007. Léon l'Africain, un voyageur entre deux mondes. Paris : Payot & Rivages.